Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 17 (1909)

Heft: 68

Artikel: Profession de Foi

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403741

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PROFESSION DE FOI.

Le Christ a dit dans une parabole: «Rends compte de ton administration (redde rationem villicationis tuæ)», *Luc* XVI, 2. Cette parole s'adresse à tous ses disciples. Nous sommes tous en cette vie comme dans une location, et tous nous devons sagement administrer ce qui nous a été confié: âme, corps, santé, fortune, position sociale. Chacun en rendra compte à Celui qui est le Maître et le Juge souverain.

St. Paul a dit dans le même esprit: «*Scio* cui credidi *(II Tim.* I, 12), *je sais* à qui et à quoi j'ai cru». La croyance, la conviction est une chose si grave, si importante, si sainte, qu'elle ne doit pas être banale, routinière, mais qu'il faut *savoir* en quoi elle consiste. Beaucoup de prétendus chrétiens, ne pouvant pas justifier leur foi, endorment leur raison et leur conscience en disant que la foi n'a rien à faire avec la science et la raison; que la doctrine qu'on impose à leur croyance n'a rien de commun avec la science, etc. Telle n'était pas la foi de St. Paul. Il *savait,* lui, quelle était sa foi et quelles étaient les bases de sa foi; et il recommandait évidemment à Timothée et à tous les chrétiens d'avoir les mêmes exigences et le même respect d'eux-mêmes. Et avec quelle faculté *savait*-il? Avec la raison. Même le culte, disait-il, doit être *rationnel: rationabile* obsequium (Rom. XII, 1). Quoi de plus clair? Et dès lors, quoi de plus erroné, *a priori,* que la religion qui suspecte la raison, et que l'Eglise qui l'entrave?

C'est pour aider ceux de nos frères — s'il en est — qui n'ont peut-être pas encore des convictions religieuses très fermes, c'est pour les aider, dis-je, à se mettre en règle avec le précepte du Christ, que je leur dédie ces modestes pages.

I. — Pourquoi je suis religieux.

Je suis religieux, parce que ma raison, mon cœur, ma conscience m'en font un devoir.

Ma raison m'en fait un devoir, parce qu'elle me démontre qu'il y a un Dieu qui est ma cause première, de laquelle je tiens tout ce que je suis; un Dieu qui est ma raison d'être, mon principe et ma fin; de qui par conséquent je dépends complètement. Un lien s'impose donc de moi à lui, lien de logique, de raison, de sagesse. Le ruisseau qui chercherait à se séparer de sa source, si lointaine qu'elle puisse être, serait vite désséché.

Mon cœur parle comme ma raison. Il a besoin d'amour, et de même qu'un enfant sent d'instinct qu'il trouvera sa joie dans son amour pour ses parents, ainsi le cœur de l'homme, enfant de Dieu, doit-il aimer son père céleste, d'autant plus que l'auteur de la vie universelle est la Beauté parfaite comme il est la Vie parfaite, la Vérité parfaite et la Bonté parfaite.

Et ma conscience raisonne comme ma raison et comme mon cœur. Elle a besoin de justice, d'ordre, de sainteté. Le Bien suprême est la source de tous les biens particuliers. C'est donc à Dieu comme Bien parfait et infini que je dois être uni, si je veux rester dans l'ordre.

Je suis religieux, parce que l'univers me parle, lui aussi, de Dieu, de sa sagesse, de sa puissance, de sa magnificence. La science de l'univers me montre dans les infiniment petits et dans les infiniment grands, une force créatrice admirable, une vie universelle de laquelle découle toute vie. Comment moi, être chétif, parcelle minimale, conscient de mon insuffisance, oserais-je me séparer de l'Etre qui est la raison d'être de tous les êtres, leur cause, leur soutien et leur fin? Cette séparation serait une illogicité.

Je suis religieux, parce que ma raison me montre dans l'histoire de l'humanité, non moins que dans la conservation des éléments de l'univers, une Providence divine, qui mène le monde. Les hommes s'agitent avec leurs passions toujours soulevées, les libertés individuelles sont sans cesse emportées dans mille tourbillons contraires, qui devraient conduire l'humanité à l'abîme et à la destruction; et cependant, l'histoire montre une force supérieure à l'humanité, force qui dirige les

libertés les plus dévoyées et les ramène dans la bonne voie, force qui triomphe des erreurs et des vices, et qui fait tôt ou tard, à son heure, briller sa vérité et sa justice. Cette Providence qui nous parle par les faits réparateurs, nous parle aussi par les génies, par les prophètes, par les héros, par les hommes de science, qui prêchent la vérité, qui corrigent les erreurs et les vices, souvent au sacrifice de leur félicité et de leur vie. Chez tous les peuples, de tels hommes sont comme les envoyés de Dieu, puisqu'ils font l'œuvre de Dieu en lui immolant leur repos, leurs intérêts, leurs affections les plus profondes, en un mot tout ce qu'ils ont de plus précieux. Et c'est par eux que le progrès triomphe de tous les principes morbides qui remplissent le monde, de tous les éléments de décadence que les ignorants, les vicieux, les criminels, développent et perpétuent dans le monde. La bestialité humaine est encore si puissante, qu'il est impossible d'attribuer ses défaites finales au hasard. Le hasard n'explique rien. La vérité est qu'une force de lumière, de sagesse, d'ordre, de justice, gouverne en faisant triompher le bien sur le mal. Ce triomphe étonnant, je ne peux l'expliquer que par l'existence d'une Providence divine. Et si cette Providence conduit l'humanité à une vérité toujours plus lumineuse, à une justice toujours plus parfaite, à un idéal toujours supérieur, c'est évidemment un devoir, pour tout homme intelligent qui comprend ces choses, de glorifier cette divine Providence, de la bénir, de la faire connaître et aimer de ceux qui n'ont pas le même bonheur. Voilà pourquoi je suis religieux.

Je suis religieux, parce que, si je ne l'étais pas, je devrais être ou athée, ou indifférent: or l'athéisme est un non-sens, et l'indifférence une illogicité pleine d'ingratitude envers Dieu et de mésestime envers soi-même.

Je suis religieux encore pour un autre motif, à savoir: que la simple philosophie, si scientifique et si fondée qu'on la suppose, ne me semble pas suffisante.

La partie purement intellectualiste de la philosophie ne donne satisfaction qu'aux facultés intellectuelles, et encore! Que d'obscurités et même de doutes assiégent l'âme la mieux campée, lorsqu'elle est obligée d'entendre toutes les contradictions systématiques qui remplissent l'histoire de la philosophie. L'esprit éprouve instinctivement un besoin de paix et

de certitude que l'intellectualisme exclusif et froid est incapable de satisfaire.

La partie morale de la philosophie va plus loin. Elle cherche, en expliquant les devoirs, à fortifier les volontés et les caractères; elle a même essayé d'inspirer à Sénèque le moraliste et à d'autres nobles penseurs les « Consolations », à l'usage des affligés. Loin de moi la pensée de les déprécier; mais il m'est impossible de ne pas les trouver froides et inefficaces, je dirais presque aussi tristes et aussi amères que les tristesses et les amertumes qu'elles sont appelées à guérir. C'est de l'esprit subtil plutôt que de vrais remèdes; ce sont des maximes ingénieuses, qui peuvent plaire à l'esprit, mais qui ne touchent ni le cœur ni la volonté. Elles ne dépassent guère le cercle des finesses mondaines avec lesquelles on cherche à briller entre précieux ou précieuses. C'est un marivaudage du cœur qui fait sourire, mais qui ne tarit pas les larmes. On a beau les lire et les relire, ces prétendues consolations, elles sont finalement impuissantes et même vides [1]).

La religion, au contraire, m'élève au-dessus des misères humaines et des subtilités mondaines. Elle m'emporte en Dieu, et ici, je ne suis plus dans les relativités et les contingences des créatures. Si grande qu'elle soit, la créature n'est qu'une créature, avec des besoins plus grands que ses ressources. Pauvre elle-même, comment pourrait-elle enrichir? faible, comment pourrait-elle fortifier? affligée, malade, comment pourrait-elle consoler profondément et guérir réellement? Mais Dieu est l'Absolu, le Parfait, l'Infini. Si j'ai foi en lui, si je suis persuadé qu'il est mon créateur, je suis persuadé aussi qu'il est ma providence et ma fin, donc qu'il ne saurait

---

[1]) Voir, par exemple, la *Consolation à Helvia,* la *Consolation à Polybe,* la *Consolation à Marcia,* de Sénèque, et une série de fragments recueillis par Tertullien et intitulés: *De remediis fortuitorum.* En voici quelques-uns: «Tu mourras, je ne suis entré dans la vie que pour en sortir. — Tu mourras: la vie est un voyage; après avoir beaucoup marché, il faut rentrer chez soi. — Tu mourras, je ne serai ni le premier ni le dernier, beaucoup m'ont précédé, tous me suivront. — J'ai perdu mon argent, peut-être t'aurait-il perdu. — J'ai perdu mon argent, mais tu as perdu aussi la peine de le garder et la crainte de le perdre. — J'ai perdu la vue, la nuit aussi a ses plaisirs. — Je suis devenu muet. Tu ne mentiras plus. — Je suis sans femme. Tu es aussi sans adversaire. Tu commences à être maître de ta personne et de tes biens. — J'ai perdu une bonne épouse. Une épouse est un bien adventice. Beaucoup ont eu à pleurer une bonne épouse, et ont eu la chance d'en trouver une meilleure.» Etc.

m'abandonner à moi-même. Celui qui a déposé dans le fond de mon cœur un si profond besoin de lui-même, ne me trahira ni ne me torturera. J'ai confiance dans sa sagesse infinie, qui saura trouver le moyen de me secourir et de m'atteindre. Question de temps et de lieu, mais non d'amour. L'amour divin ne peut faillir. Celui qui a fait les mondes, et qui commande aux flots et aux tempêtes, celui-là peut commander aussi à la douleur, et faire qu'une pauvre petite âme humaine soit heureuse. Et puisque, pour être heureuse, il faut qu'elle soit dans la vérité, dans l'ordre, dans la justice, dans la sainteté, il aura assez de sagesse, lui la Sagesse infinie, assez de bonté, lui la Bonté infinie, assez de puissance, lui la Toute-Puissance, pour placer cette âme à sa vraie place, dans le rayon de lumière et de soleil qui lui est destiné.

Voilà ce que la religion m'enseigne, et voilà pourquoi je suis religieux.

II. — Pourquoi je suis chrétien.

Je suis chrétien, parce que je suis religieux et que je vois dans le christianisme la religion par excellence: celle qui me donne la notion de Dieu la plus élevée, et la notion de l'homme la plus juste; celle qui me montre le mieux l'action du créateur et sa divine providence; celle qui est à la fois la plus divine et la plus humaine, celle qui concilie le plus parfaitement à nos yeux les choses divines et les choses humaines, celle qui tend le mieux à réaliser toutes les légitimes aspirations des facultés humaines, et à rendre les hommes à la fois sages et heureux.

Les religions payennes ont eu, sans doute, des philosophes de génie et des héros. Loin de chercher à les amoindrir, je préférerais les exalter. Toujours est-il qu'aucune ne peut offrir à notre admiration et à notre imitation un prophète, un docteur, un héros, un saint, comparable au Christ. Bien plus, le Christ surpasse en perfection, soit par sa vie, soit par ses enseignements, l'idéal que chacune de ces religions a proposé aux hommes. Ni dans l'idéal brahmanique, ni dans l'idéal persan, ni dans l'idéal égyptien, ni dans l'idéal grec, ni dans l'idéal romain, on ne saurait trouver l'idéal chrétien. Celui-ci, loin d'être une évolution de ces germes divers, les dépasse tous, et

dépose dans l'humanité un germe de vie nouvelle, germe à la fois naturel et surnaturel, qui n'a encore été égalé nulle part, et qui, lorsqu'il sera réalisé (car il est loin de l'être), créera une ère de spiritualisme moral et religieux que nous ne faisons encore qu'entrevoir.

Ne faisant ici qu'une simple Déclaration de foi et non un Traité de théologie, je n'ai pas à faire ressortir tous les titres qu'a J.-C. à notre adoration. Il est réellement l'homme typique, l'homme parfait: *ecce homo.* Il est vraiment le messie, celui qu'ont entrevu et attendu les grandes âmes religieuses de l'humanité, celui qu'ont annoncé les prophètes. Il est l'envoyé de Dieu par excellence; nul n'a parlé du Père céleste comme lui, nul ne nous a enseigné nos devoirs comme lui, nul ne les a pratiqués comme lui. Sa sagesse et sa sainteté merveilleuses prouvent que Dieu était en lui, parlait en lui, agissait en lui, vivait en lui; qu'il était Dieu même, rendu sensible aux hommes, et fait homme, et vivant parmi les hommes pour les sanctifier. Il a été l'homme de paix dont l'humanité a besoin: *pax hominibus;* et en même temps, le lutteur dont elle a besoin aussi, pour combattre à son exemple les bons combats: *non veni mittere pacem, sed gladium.* Ce n'est point là une contradiction, mais la conciliation pratique et vécue de deux vérités nécessaires. Tous nous devons être des hommes de paix luttant contre l'erreur et le mal, et des hommes de guerre luttant pour la paix.

Je suis chrétien, parce que sans le Christ je souffrirais d'un isolement funeste, et qu'avec lui je ne me sens pas abandonné à ma propre faiblesse. *Væ soli!* Heureux celui qui trouve dans la famille et dans l'amitié de vrais soutiens pour son cœur et pour sa vie même. En J.-C. on éprouve supérieurement ce double bonheur, parce qu'on sent la présence du Père céleste, et aussi l'ami qui donne sa vie pour ses amis: *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut aninam suam ponat quis pro amicis suis* (Jean XV, 13).... *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* (15). Nul homme n'a été plus aimable, plus aimant et plus aimé; nul n'a été plus adorable et plus adoré; nul n'a été plus bienfaisant, plus généreux, plus héroïque, plus sublime. Il est la meilleure force morale et la meilleure joie spirituelle: *Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum* (Phil. I, 21).

N'est-ce pas le cas de rappeler cette hymne si charmante de naïveté et de piété qu'ont chantée nos ancêtres chrétiens?

«Jésus, nom doux au souvenir, qui donnes au cœur les vraies joies, et dont la présence est plus douce encore que le miel et que toutes choses[1])!

«Nul chant plus suave, nulle parole plus joyeuse, nulle pensée plus douce, que ton nom, ô Jésus fils de Dieu[2])!

«Jésus, espérance de ceux qui se repentent, combien tu es clément à ceux qui t'implorent, combien bon à ceux qui te cherchent, et que n'es-tu pas à ceux qui te trouvent[3])!

«Ni la langue ne peut dire, ni la plume écrire, seul le cœur qui l'éprouve peut comprendre ce que c'est que d'aimer Jésus[4])!

«O Jésus, sois notre joie, toi qui seras notre récompense; qu'en toi soit notre gloire pendant les siècles des siècles[5])!»

Je suis chrétien, parce que, à toutes les heures de la vie comme aussi à l'heure de la mort, dans la joie comme dans la tristesse et dans le délaissement, dans les honneurs comme dans les humiliations, on peut se tourner vers le Christ toujours prêt à nous secourir, et lui dire sans crainte: *Benedictus qui venit in nomine Domini!* Il nous accueillera toujours, nous pardonnera toujours, nous relèvera toujours, nous consolera toujours.

Je suis chrétien, parce que toutes les fois que je lis et médite une parole du Christ, j'y découvre des lumières nouvelles et des beautés nouvelles, et j'y puise une force inattendue qui me rend meilleur et me fait aspirer davantage à la sainteté et à l'idéal.

---

[1]) Jesus dulcis memoria,
Dans vera cordis gaudia,
Sed super mel et omnia
Ejus dulcis præsentia!

[2]) Nil canitur suavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius
Quam Jesus Dei filius!

[3]) Jesus spes pœnitentibus
Quam pius es petentibus,
Quam bonus te quærentibus,
Sed quid invenientibus!

[4]) Nec lingua potest dicere,
Nec littera exprimere,
Expertus potest credere
Quid sit Jesum diligere.

[5]) Sis, Jesus, nostrum gaudium
Qui es futurum præmium,
Sit nostra in te gloria
Per cuncta semper sæcula.

III. — Pourquoi je suis catholique.

Je suis catholique, parce que tout en moi me fait un devoir d'être intégralement, et non seulement à demi ou au tiers, ce que je dois être. Je dois être chrétien; donc je dois l'être intégralement. Or le catholicisme vrai — je ne parle ici que de celui-là — est le christianisme intégral. Catholique signifie universel: donc le chrétien vraiment catholique, ou le catholique vraiment chrétien, est le disciple du Christ qui adhère à tous ses enseignements, à tous ses préceptes, à tous ses moyens de salut. Du moment qu'il est convaincu par ailleurs que le Christ est l'envoyé de Dieu, le Sauveur, le Médiateur entre Dieu et l'humanité, il accepte toute la révélation du Christ, toute sa morale, toute son œuvre. Il ne fait pas dans le christianisme authentique une part qu'il accepte parce qu'elle lui plaît, et une autre qu'il rejette parce qu'elle lui déplaît. Non. Il croit à tout ce que le Christ a enseigné, il fait tout ce qu'il a ordonné; enseignements et préceptes, il les tient pour divins. C'est là son dogme, c'est là le dépôt de sa foi; ce sont choses sacrées, sur lesquelles il ne transige pas. Tel est le vrai catholique.

Le vrai catholique est encore universaliste en un autre sens, non seulement parce qu'il accepte toute l'œuvre du Christ, mais parce qu'il s'efforce de la répandre par toute la terre afin d'étendre partout le règne de Dieu, et aussi parce qu'il voit des frères dans tous les hommes qui adhèrent, comme lui, au christianisme intégral, de quelque race que soient ces hommes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, et quelle que soit la partie de la terre qu'ils habitent. Cet universalisme de la famille chrétienne est admirable, ainsi que l'universalisme de la doctrine, et pour ce second motif je suis catholique.

Je le suis encore, parce que le critère catholique est le critère par excellence. J'entends par critère le signe par lequel je peux reconnaître ce que J.-C. même a enseigné, prescrit et établi. Un tel signe est d'une importance capitale, si l'on ne veut pas s'exposer à être trompé ou à se tromper dans la recherche de ce que J.-C. a enseigné, prescrit et établi. Ce signe est celui-ci: la croyance universelle, constante et unanime de toutes les Eglises chrétiennes particulières. Une telle croyance est un fait historique qui s'impose à tous, comme tous les autres

faits historiques; elle est de plus la garantie la plus sûre que l'on puisse avoir en ce monde, naturellement et surnaturellement, qu'on est bien avec le Christ. Il est notoire, en effet, que c'est à toute son Eglise, c'est-à-dire à tous ses disciples, que le Christ a adressé et confié le triple dépôt de ses enseignements, de ses préceptes et de ses moyens de salut. C'est donc le témoignage universel, constant et unanime de toutes les Eglises chrétiennes qui me fera connaître le plus sûrement ce triple dépôt: *Depositum custodi.* Le vrai catholique est donc celui qui ne relève que d'un seul chef, le Christ, et qui, pour connaître les ordres de son chef, n'accepte qu'un seul témoignage compétent et authentique: non le témoignage d'un homme seul, quel qu'il soit; non le témoignage d'une hiérarchie ou partie de l'Eglise, mais le témoignage, historique et dûment constaté, de toute l'Eglise. Cette universalité du témoignage est aussi une des beautés et une des forces du catholicisme.

Je suis encore catholique, parce que, grâce à ce critère si sûr et si large, je trouve dans l'enseignement ainsi formulé de la république chrétienne universelle l'union de la plus sage autorité et de la plus sage liberté: *autorité*, celle du Christ même, toujours visible dans ses enseignements, dans ses préceptes et dans ses moyens de salut; *liberté,* celle que le Christ même a laissée au monde, en ne révélant rien de plus que ce qu'il a révélé, en n'imposant rien de plus que ce qu'il a imposé, en laissant donc à chacun et à tous le droit de comprendre de son mieux et d'appliquer de son mieux les enseignements et les préceptes du Christ. Tout ce que le Christ a enseigné doit être divin pour tous ses disciples, donc dogme obligatoire. Tout ce que le Christ n'a pas enseigné doit être libre pour tous ses disciples: liberté d'explication scientifique et d'application pratique; chose essentiellement humaine, qui dès lors ne saurait être transformée en dogme divin. Cette conciliation de l'autorité divine et de la liberté humaine, de la foi divine et de la science humaine, me semble admirable, pure de toute équivoque. Voilà aussi pourquoi je suis catholique.

IV. — Pourquoi je suis ancien-catholique.

Je suis ancien-catholique, c'est-à-dire catholique à l'ancienne manière, à la manière de l'ancienne Eglise, pour les raisons suivantes:

L'ancien-catholicisme me rapproche du Christ même. Lui seul est le Sauveur: donc plus je suis près de lui, uni à lui, à son enseignement, à ses préceptes, au dépôt divin qu'il a confié à ses apôtres et à ses disciples, plus je me sens dans la vérité et dans les vraies conditions du salut. Il est la source: désaltérons-nous donc en lui. C'est ce que fait l'ancien-catholicisme.

Je suis ancien-catholique, parce que l'ancien-catholicisme me donne la liberté de distinguer la doctrine du Christ et celle que les hommes y ont ajoutée. C'est un fait que beaucoup d'explications purement théologiques, donc humaines, scolastiques et autres, ont été introduites, au cours des siècles, dans le dépôt divin de la révélation chrétienne, et que celle-ci a été ainsi altérée et compromise, repoussée par nombre d'esprits qui l'accepteraient s'ils la connaissaient dans sa pureté divine. Or c'est ce travail de purification, de distinction, de démarcation entre l'œuvre du Christ et celle des hommes, que font les anciens-catholiques. Telle est leur réforme théologique, ecclésiastique et disciplinaire, réforme superbe, loyale, claire et absolument nécessaire. On est heureux et fier de s'associer à une telle œuvre. Voilà pourquoi je suis ancien-catholique.

Rien n'est doux pour un esprit sincère, comme cette liberté de faire de la science exégétique et historique, de pratiquer au grand jour les règles de la critique vraie, établie partout aujourd'hui dans le monde scientifique. De même qu'on respire avec bonheur sur les cimes où souffle l'air non vicié des glaciers éternels, ainsi l'esprit se sent heureux dans la lumière et dans l'air pur des paroles évangéliques, étudiées sérieusement en elles-mêmes; heureux aussi dans la lumière et dans l'air pur de la vraie tradition universelle, selon les règles de la critique historique, en écartant les documents falsifiés, en rétablissant les textes dans leur authenticité et dans leur véritable signification. Lorsqu'on a une fois éprouvé cette joie de l'Esprit, on veut en jouir toujours. Voilà pourquoi je suis ancien-catholique.

Quelle sécurité pour l'âme, lorsqu'elle se sent unie au Christ, et en compagnie de tous les docteurs qui sont restés fidèles à ses enseignements! Il est des docteurs, qui hélas! ont corrompu ces enseignements. L'ancien-catholicisme les connaît, grâce à la sûreté de son critérium et grâce aux

lumières qui jaillissent aujourd'hui de la critique scientifique; non seulement il les connaît et les signale, mais il les répudie. Dans l'ancienne Eglise, la liberté d'explication et d'application dont j'ai parlé, était beaucoup plus grande que de nos jours: aussi les anciens-catholiques sont-ils heureux de pouvoir reprendre l'usage de cette liberté d'autrefois, et de la prêcher d'exemple à leurs frères encore détenus dans la servitude de l'erreur. Arrière les documents frelatés, arrière les doctrines erronées, arrière les superstitions malsaines, les pieux mensonges, les faux miracles, les fausses légendes! Vive le Christ, vive sa parole divine, sa morale divine! Vive son Eglise, partout où elle est établie, partout où elle compte des membres, vivant de la même foi, de la même espérance et de la même charité! C'est cette joie du cœur et de la conscience qui me fait un devoir de me proclamer ancien-catholique.

Je suis ancien-catholique, encore pour un autre motif: parce que c'est dans cette Eglise que l'on s'occupe le plus activement et le plus laborieusement de la grande et noble question de la réunion des Eglises. Dans certaines Eglises, on s'en occupe aussi, il est vrai, mais plutôt pour s'annexer les Eglises dites séparées, ou du moins pour en faire des sortes de colonies ecclésiastiques sous la dépendance de «la grande Eglise» à laquelle on appartient. Or, je ne saurais partager ce point de vue. J'admets l'indépendance et l'autonomie de chaque Eglise particulière, si petite soit-elle et même quand elle est unie aux autres Eglises sœurs; et je trouve que cette autonomie est très clairement exprimée dans l'Ecclésiologie ancienne-catholique. De plus, dès les débuts de son organisation, l'Eglise ancienne-catholique a signalé cette œuvre comme une de celles auxquelles elle voulait consacrer tous ses efforts; et ses théologiens ont travaillé constamment dans ce but, et cette «Revue» en est un témoignage sincère. Si elle contient des pages où les idées de telle et telle Eglise sont combattues, c'est que ces idées lui ont paru erronées, contraires aux conditions de la véritable union qu'elle poursuit. Nous ne pouvions pas faire moins que de les réfuter, du moment que les conditions susdites étaient attaquées. Car, il est à remarquer que l'union telle que l'Eglise ancienne-catholique la conçoit, n'est pas une union vague, banale, toute en paroles amicales ou en politesse sentimentale, avec au fond

des idées séparatistes très persévérantes; elle est, au contraire, une union très claire, dans une foi une, la foi dans les enseignements mêmes du Christ tels que la tradition historique universelle les fait connaître. Cette union où les ambiguités sont impossibles, et où les charges et les libertés sont impartialement les mêmes pour tous, m'a toujours paru la seule pratique et la seule solide, la seule munie de toutes les garanties désirables, soit au point de vue historique et sagement conservateur, soit au point de vue scientifique et sagement libéral. Voilà encore pourquoi je suis ancien-catholique.

Verrons-nous cette union réalisée? Il est probable que non, car ceux qui aspirent le plus à la terre promise n'y arrivent généralement pas. Raison de plus pour travailler à cette grande œuvre avec une âme sincèrement désintéressée.

Enfin, je suis membre de l'Eglise ancienne-catholique, parce que cette Eglise est numériquement petite, délaissée des grands et des riches, et dédaignée de beaucoup d'autres, et même souvent calomniée. J'ai toujours eu plaisir à être d'une minorité assez courageuse pour protester contre les majorités qui se trompent. Dans de telles conditions, on a du moins la certitude de n'être guidé ni par le désir des honneurs, ni par celui du succès, et de pouvoir offrir à Dieu des œuvres pures de toute ambition mondaine et de toute vaine gloriole. C'est encore une sécurité. Il est dangereux, il est vrai, de prêcher la foi et l'action aux époques d'indifférentisme, et de pratiquer la modération aux époques de fanatisme aveugle, mais on en est amplement dédommagé par la joie de faire modestement son devoir dans une *ecclesiola (pusillus grex)* qui a l'évidence et la conscience de faire partie de l'Eglise universelle. Voilà aussi pourquoi je suis heureux d'être ancien-catholique.

N. B. — A ceux qui me demanderaient de leur dire ce que je ne suis pas et pourquoi je ne le suis pas, par exemple pourquoi je ne suis ni catholique-romain ni protestant, je répondrais: Cette déclaration négative n'est pas plus difficile à faire — peut-être même l'est-elle moins — que la quadruple déclaration positive que je viens de faire. Mais, outre qu'elle n'est pas nécessaire, je la trouverais déplacée ici. J'ai voulu faire, dans ces pages, œuvre de pacification chrétienne, en indiquant le terrain sur lequel tous les vrais chrétiens peuvent

être sérieusement et fraternellement unis; et je ne veux pas terminer cette loyale explication par des griefs qui pourraient avoir, aux yeux de plusieurs, une apparence d'attaque confessionnelle. Loin de moi cette pensée. Autant je me rends nettement compte des erreurs et des torts soit des confessions protestantes, soit de la confession papiste, autant je respecte ceux de leurs adhérents qui, personnellement, valent certainement mieux que leurs systèmes religieux et ecclésiastiques. A toutes les âmes de bonne foi de toutes les confessions chrétiennes, et même de toutes les religions, je tends religieusement la main, en Dieu et pour la gloire de Dieu, notre Père commun.

E. Michaud.